

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

REPRÉSENTATIONS DE M. LAFERRIÈRE.

Au théâtre, comme au palais, cette maxime : *le mort saisit le vif* est vraie. Aussitôt l'année théâtrale expirée, une nouvelle année commence ; après la clôture, la réouverture, sans interrègne, sans interruption. Cette réouverture a donné lieu, cette année, à des débuts intéressants sur lesquels nous aurons sans doute plus d'une occasion de revenir. Pour aujourd'hui, nous nous bornerons à annoncer, à titre de renseignements préliminaires, que la troupe actuelle est plus complète que la précédente, plus riche surtout en éléments féminins ; l'empressement du public à venir applaudir les nouvelles recrues dramatiques témoigne de la vérité de nos assertions.

C'est sous les auspices de M. Laferrière que les Célestins ont repris le cours de leurs représentations, et, sous ce rapport, ils ont joué de bonheur, car, M. Laferrière est un artiste qui aborde avec succès les genres les plus divers : le drame, voire le mélodrame, le vaudeville en un acte et la comédie en cinq actes même en vers ; il peut ainsi jouer les mardi, jeudi et samedi pour les stalles et le parquet, et les lundi, mercredi et vendredi pour le parterre et les secondes, en sorte qu'avec lui le théâtre ne désemplit pas de toute la semaine. Il a inauguré ses triomphes par la *Conscience*, un très-long drame de M. Alexandre Dumas père, qui n'a pourtant pas obtenu toute la faveur qu'il méritait. Cet insuccès a tenu à la monotonie de la pièce qui ne roule que sur deux situations. Pourtant cette pièce a cela de fort louable qu'elle est très-morale. Il s'agit d'un joueur forcené qui, après s'être déshonoré et avoir fait le désespoir et le malheur de sa famille se réhabilite à force de travail et de bonne conduite. Toute la pièce git dans ces deux contrastes, dans ces deux antithèses. C'en était assez, sans doute, pour cet honnête public allemand qui eut les primeurs de la *Conscience* du poète Iffland, mais ce n'est pas assez pour notre mobile parterre de France qui veut être amusé plutôt que sermoné, et qui cherche au théâtre la distraction et non une leçon.

Quoi qu'il en soit, M. Laferrière s'est merveilleusement tiré du rôle d'Edouard ; il en a fait une création pleine de vie. Cet artiste excelle à colorer un rôle, à le composer, à l'animer, à le marquer d'une empreinte ineffaçable. Doué d'avantages physiques en rapport avec la nature de ses rôles, il apporte une prédilection évidente pour tout ce qui concerne les détails. En observant, par exemple, l'autre soir, au 1^{er} acte de *l'Honneur et l'Argent*, avec quel art il écoutait son confrère Dorsay, et de quelle manière savamment étudiée il s'y prenait pour déguster son café, agiter sa cuillier dans la tasse, humer à petites doses la décoction aromatique et sucrée, en le voyant rythmer, pour ainsi-dire, cette action qui semble insignifiante, une réflexion se présentait involontairement à notre esprit : c'est que, si dans les habitudes de la vie domestique tout le monde apportait cette préoccupation des attitudes élégantes et des gestes corrects, notre monde moderne, si antipathique aux artistes, n'en serait pas plus laid. Dans ce moment-là, M. Laferrière a absous, à nos yeux, l'habit noir et la cravate blanche des anathèmes des coloristes et des réalistes. On pourrait rêver avec lui la possibilité d'introduire la ligne sculpturale dans les vulgarités de la vie moderne. Ce sens plastique est très-saillant chez M. Laferrière ; il le suit partout, jusqu'au milieu des emportements du drame. A la fin du 3^e acte, au moment où il se laisse tomber sur le plancher de la scène, un peintre nous faisait